

CITOYEN DU MONDE



© Photographe birman anonyme

Grand entretien

Le métier de photographe change, mais pas les guerres - Thomas Dworzak - P. 4

Les images

La révolution du printemps - Birmanie - P. 28

Les combats, les victimes civiles, les blessés et les morts... Ce sont des scènes de guerre vraiment difficiles à voir. Faut-il montrer ces images ? Doit-on les regarder ? Qu'en fait-on après ? Ce sont des questions que l'on se pose au lendemain du vote pour le Prix Région Normandie des lycéens et apprentis. Face aux photos et aux reportages, durant les échanges avec les reporters, on ressent beaucoup d'émotions. D'autant plus que la guerre est proche. L'Ukraine est au cœur de l'actualité. C'est normal et on s'y intéresse. Mais on en oublie presque les autres conflits dans le monde, les autres combats pour la liberté. Écrire pour *Citoyen du Monde* nous permet de nous pencher sur des conflits actuels, moins médiatisés et différents de ceux de nos cours, ceux du passé. L'enseignement de certaines disciplines devient alors plus concret.

Les lycéens reporters

Bien que j'ai vu les tranchées et les chars, et que je me sois baissée lorsque les obus russes sifflaient au-dessus de ma tête, j'ai encore du mal à saisir la réalité : il y a à nouveau une guerre en Europe, d'une ampleur jamais vue depuis 1945. L'invasion de l'Ukraine par la Russie nous a, d'une certaine façon, ramenés plus de 70 ans en arrière.

Mais nous sommes en 2022 et il s'écoule peu de temps entre la dernière roquette ou le dernier missile qui s'écrase sur terre et les dernières nouvelles sur nos écrans.

Il s'agit d'une guerre documentée minute par minute et seconde par seconde, par une petite armée de journalistes sur le terrain et par les Ukrainiens eux-mêmes avec leurs smartphones. La communauté internationale peut assister à la destruction, en temps réel, sur Twitter et TikTok. Puis, si elle le souhaite, elle peut fermer les yeux. Ce n'est pas le cas des Ukrainiens. Beaucoup sont des jeunes personnes comme vous, avec des projets, des ambitions et des rêves.

Je suis récemment rentrée d'un reportage dans l'est de l'Ukraine, où de nombreuses personnes tentent désespérément d'échapper aux lignes de front en mouvement. Nous avons vu des familles fuir afin de sauver leur vie, alors que les obus tombaient comme la pluie autour d'elles. Mais c'est un autre spectacle qui m'a brusquement

Directeur de publication : Hervé Morin, président de la Région Normandie

Responsable de la publication : comité de pilotage (Région Normandie, Ville de Bayeux, Académie de Normandie, DRAAF)

Réalisation par des élèves et enseignants des lycées Alain, Alençon / Microlycée, Caen / Sivard de Beaulieu, Carentan / Millet, Cherbourg / Charles-François Lebrun, Coutances / André Maurois, Deauville / Le Golf, Dieppe / André Maurois, Elbeuf Guy de Maupassant, Fécamp / François 1^{er}, Le Havre / Gambier, Lisieux

Ateliers journalistiques : Marylène Carre, Laurent Derouet et Delphine Ensenat

Crédits graphiques : Freepik

Conception graphique et mise en page : Laurent Lebiez

Éditeur : Région Normandie, Abbaye aux Dames, place Reine Mathilde 14000 Caen

Imprimeur : Petite Presse

ISSN en cours / Dépôt légal à parution

SOMMAIRE

CARTE BLANCHE À Orla Guerin	P. 2 & 3
GRAND ENTRETIEN Thomas Dworzak	P. 4 & 5
3 JOURS EN IMMERSION	P. 6 à 17
ILS ONT VOTÉ, ILS ONT RENCONTRÉ	P. 18 & 19
ZONES DE CONFLIT ET QUESTIONS À Jérôme Delay, Martine Laroche-Joubert, Ahmad Muaddamani et Ameer Alhalbi	P. 20 à 27



LES IMAGES DE BIRMANIE	P. 28 à 30
RÉSIDENCE PRIX BAYEUX & PRIX LIBERTÉ	P. 31

La photo de Une

*Des manifestants lancent des bombes incendiaires pour tenter de bloquer les forces de sécurité sur un pont, près d'une zone industrielle à Rangoun, Birmanie, le 16 mars 2021. Photo extraite du reportage **La révolution du printemps** réalisé par un photographe birman anonyme entre février et avril 2021. Publié dans *The New York Times*, ce reportage a remporté le Prix du Jury international Prix Nikon lors de la 28^e édition du Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre en 2021.*

arrêtée : un groupe d'une dizaine d'enfants qui tenaient leur propre poste de contrôle, armés de pistolets factices.

Nous les avons croisés par hasard, ils faisaient signe aux voitures qui passaient et demandaient une pièce d'identité. Les conducteurs locaux s'arrêtaient consciencieusement, baissaient leurs vitres et montraient leurs papiers. Les enfants montaient la garde du matin au soir, sous un soleil d'été étouffant. C'est leur effort de guerre.

Nous les tuons et ils nous tuent

L'un d'eux, Temur, âgé de huit ans, portait un tee-shirt rouge et avait une expression sévère. Je lui ai demandé ce qu'il savait de la guerre. « *Je sais que nous les tuons et qu'ils nous tuent* », a-t-il répondu. Il m'a dit qu'il avait très peur à cause de la guerre. *Quelle est la chose la plus effrayante ?*, lui ai-je demandé. « *Qu'ils puissent venir ici* », m'a-t-il répondu.

Temur et ses amis n'ont pas perdu leur maison (pas encore), mais on leur a volé leur enfance. Et dans toute l'Ukraine, les pertes, les destructions et l'angoisse sont indescriptibles.

L'Ukraine perd en moyenne entre 100 et 200 soldats par jour. Parmi eux se trouvent de nombreux jeunes hommes comme Sem Oblomey, qui avait 22 ans. Il s'est marié le 13 juin. Cinq jours plus tard, il a été tué en essayant de défendre une ville ukrainienne appelée Severodonetsk. Depuis, cette ville est tombée sous l'emprise des Russes.

Une invasion annoncée

Je suis arrivée dans la capitale de l'Ukraine, Kiev, par une nuit d'hiver glaciale, fin janvier. La ville était d'une beauté immaculée. Ses églises avec leur coupole scintillaient au clair de lune. Mais il y avait des avertissements forts de Londres et Washington que la guerre était imminente. C'était une invasion annoncée, malgré le refrain constant de la Russie : « *Nous n'avons pas l'intention d'envahir le pays* ».

L'attaque a commencé à 5 heures du matin le 24 février. Depuis cette date, les organismes d'aide humanitaire affirment qu'au moins deux enfants ont été tués chaque jour et que deux tiers des enfants ukrainiens ont dû fuir leur maison.

Imaginez que des troupes étrangères envahissent les frontières de la France, que feriez-vous ? Pourriez-vous survivre dans un sous-sol pendant des mois, sans voir le soleil ? Pourriez-vous y arriver sans eau courante, sans électricité et sans repas chauds ? Pourriez-vous dormir malgré les vagues incessantes des bombardements ? Pourriez-vous tout laisser derrière vous et fuir afin de sauver votre vie, avec un simple sac à dos ? Toutes ces choses font désormais partie de la vie en Ukraine.

Plus d'endroits sûrs

Si vous pouviez encore y voyager, le voyage ne prendrait que quelques heures depuis la Normandie. Mais il n'y a plus de vols, plus d'aéroports opérationnels et plus d'endroits vraiment sûrs dans un pays ayant la même taille que la France.

Des immeubles d'habitation, des centres commerciaux et des hôpitaux ont tous été touchés. Des civils ont été abattus dans les rues. Des femmes et des enfants ont été écrasés par les décombres de leurs maisons. Il y a un nouveau paysage de villes fantômes et de fosses communes.

De nombreuses nations européennes se sont empressées d'aider et d'armer l'Ukraine, et d'accueillir les réfugiés. Pour le moment, le soutien occidental est fort. Mais l'intérêt et la solidarité pourraient s'affaiblir avec le temps. Ceux d'entre nous, qui couvrent les guerres, l'ont déjà vu : le point de basculement où le choc s'estompe, et où même la guerre la plus dévastatrice commence à devenir un bruit de fond. Il existe un poème célèbre de l'ancien lauréat irlandais du prix Nobel, Seamus Heaney, intitulé *From the Republic of Conscience (De la République de la conscience)**. Il y écrit que nous avons tous une "double citoyenneté" de cette république fictive.

Le message de Heaney est que nous avons l'obligation de voir et de parler au nom des autres. Je suis très reconnaissante envers ceux qui continuent à regarder les nouvelles de l'Ukraine, aussi angoissantes soient-elles, et qui ne détournent pas le regard.

Orla Guerin, lauréate du Prix Région Normandie des lycéens et apprentis 2021



© Jeff Owers

***From the Republic of Conscience - De la République de la conscience Seamus Heaney**

I came back from that frugal republic with my two arms the one length, the customs woman having insisted my allowance was myself.

Je suis revenu de cette république frugale avec mes deux bras de la même longueur, la douanière ayant insisté sur le fait que mon allocation était moi-même.

The old man rose and gazed into my face and said that was official recognition that I was now a dual citizen.

Le vieil homme s'est levé et il m'a regardé en face et a dit que c'était la reconnaissance officielle que j'avais désormais une double citoyenneté.

He therefore desired me when I got home to consider myself a representative and to speak on their behalf in my own tongue.

Il a donc souhaité, une fois rentré chez moi, que je me considère comme un représentant et que je parle en leur nom dans ma propre langue.

Their embassies, he said, were everywhere, but operated independently and no ambassador would ever be relieved.

Leurs ambassades, disait-il, étaient partout, mais fonctionnaient indépendamment et aucun ambassadeur ne serait jamais exempté.



© Lyma Bendrijs

Le métier de photographe change, mais pas les guerres

Président du jury de cette 29^e édition du Prix Bayeux, Thomas Dworzak est un photoreporter allemand de 50 ans. Spécialiste du Caucase, il a couvert de nombreux conflits depuis les années 1990. Il nous parle de son expérience, de son ressenti et du changement de statut du photographe.

Quel est le premier conflit que vous avez couvert ?

C'était en Irlande du Nord, à 16 ans. Je suis parti avec un billet inter-rail qui permettait de traverser toute l'Europe ; j'ai loué un vélo et je me suis baladé à Belfast. Je voulais être photographe, mais je ne savais même pas viser. J'ai pris des photos du ciel... L'année du bac, je suis reparti en Bosnie. Cette fois, un petit journal d'annonces tchèques, autrefois créé par Kafka, m'a permis d'obtenir une accréditation des Nations Unies. Un sésame pour entrer dans les Balkans.

Jeune, vous aviez besoin d'un "challenge extrême" et photographier la guerre était "ultime". Pourquoi ?

Le challenge, c'était la guerre et non la photographie. Je voulais voir à quoi ressemble un vrai conflit. J'ai grandi pendant la guerre froide. On avait toujours cette peur que les Russes débarquent à tout moment. À 18 ans, on n'a pas d'expérience. Je ne peux pas retenir les jeunes qui veulent partir en Ukraine, ce serait mal placé de ma part, mais ils doivent faire attention à eux. J'ai eu la chance de rencontrer très vite des gens plus expérimentés que moi, qui m'ont

protégé. Aujourd'hui, je ne vais plus aussi loin qu'avant, je reste à l'écart du danger.

Trouvez-vous des points communs entre la guerre de Tchétchénie, qui vous a valu le World Press Photo en 2001, et la guerre en Ukraine ?

L'Ukraine a un air de déjà vu, dégueulasse. Vingt ans plus tard, c'est à peu près la même chose : un pays qui veut son indépendance, face à la Russie de Poutine. C'est difficile de croire que ça se répète. Sauf que la guerre de Tchétchénie n'intéressait personne. Il n'y

avait pas de drapeaux tchétchènes accrochés aux frontons des mairies d'Europe. D'ailleurs, personne ne sait à quoi ressemble le drapeau tchétchène !

Selon vous, quel est le rôle du reporter de guerre ?

Moi, je raconte la guerre à travers les gens que je photographie. C'est mon interprétation. J'aurai toujours un regard extérieur, mais j'essaie de trouver cet équilibre, de donner la parole aux gens de l'intérieur. Je n'ai pas d'autre mission. Je ne suis pas

médecin, mon boulot c'est de faire des photos. Sur le terrain, j'ai des assistants qui prennent des risques pour moi. Moi je repars, les autres restent.

Mais si je n'étais pas là, que se passerait-il ? Personne ne serait au courant. En Tchétchénie, la guerre était cruelle, mais parce que les journalistes étaient là, peut-être ont-ils été moins loin dans la cruauté. Je n'ai pas la prétention d'être Mère Teresa avec mon appareil photo. Mais je crois fermement qu'il faut défendre la liberté de la presse.

Qu'est-ce qui est le plus destructeur en temps de guerre ?

La guerre est une destruction de la normalité. Moi, c'est mon choix d'y aller, mais ceux qui vivent sur place n'ont pas

le choix. Tout le monde a le droit à une vie normale. Il n'y a rien de bien dans la guerre.

De toutes les guerres que vous avez vues, laquelle était la plus violente ?

La Tchétchénie. Le premier mois, elle a fait entre 80 et 100 000 morts civils. La capitale Grozny a été rasée. Mais ça ne

sert à rien de comparer les guerres. Elles sont toutes violentes.

Avez-vous déjà été blessé ?

Physiquement, rien de grave. Morale-

ment, c'est plus compliqué. Je n'ai pas perdu la foi, je ne suis pas devenu nihiliste. Mais quand on passe beaucoup de temps sur le terrain, il est difficile de comprendre les querelles anodines ici. Comme de se battre pour la couleur d'une pomme au supermarché. Là-bas, on vit des relations intenses qu'on ne retrouve pas dans le monde normal. Se

réadapter demande toujours un peu de temps. Finalement, je crois que mon expérience est un privilège, parce qu'elle me donne de la distance sur le reste, je suis plus calme. Ce qui est plus difficile

à gérer, c'est quand la normalité s'invite sur le terrain de la guerre. Avant, quand je partais en reportage, j'étais coupé du monde. Aujourd'hui, avec le smartphone, je reçois des messages de mes amis, du supermarché. Les gens flipent beaucoup plus pour moi, car ils suivent la guerre en direct sur les réseaux. Pour ma femme, c'est plus difficile qu'avant.

Pour vous, quelle est la bonne photo ?

J'ai de plus en plus de mal avec la "bonne photo". C'est quelque chose d'assez magique, où tout fonctionne. Je pense aux photos iconiques de l'histoire, celles de la Seconde Guerre mondiale ou de la guerre du Vietnam. Pour moi, les dernières photos iconiques sont celles prises par les criminels de guerre dans les camps d'Abou Graïb en Irak. Et elles n'ont pas été prises par des photographes ! Actuellement, les photos qui

circulent sur l'Iran sont prises par les habitants, parce qu'il n'y a pas de reporters sur place. Dans une manifestation où 3 000 personnes filment avec leur portable, celui qu'on arrête

est le seul qui a un appareil photo.

Certains reporters de guerre disent qu'ils ne seront jamais au chômage, car il y aura toujours des guerres. Qu'en pensez-vous ?

Il m'arrive d'être au chômage. Les journaux ne passent plus de commandes, je dois sans cesse renégocier ma place. Avant, on était les seuls à avoir le matériel pour photographier. Maintenant, il n'y a plus de différence entre nos photos et celles prises au téléphone par un soldat, un passant ou ma nièce de dix ans. Être là ne fait plus la différence. Je ne suis plus en concurrence avec mes collègues sur le terrain, mais avec les civils qui shootent avec leur portable.

"La guerre est une destruction de la normalité"

"Mon expérience est un privilège, parce qu'elle me donne de la distance sur le reste"



© Lyna Bendriss

Propos recueillis par les élèves de Première du Microlycée de Caen



© Louana Viel

LA CÉRÉMONIE DE REMISE

INTERVIEW DE LA LAURÉATE DU PRIX RÉGION NORMANDIE DES LYCÉENS ET DES APPRENTIS

« JE SOUFFRE AVEC LES AFGHANES DEPUIS 25 ANS, C'EST MON PAYS DE CŒUR »

Dorothee Ollieric, Nicolas Auer et Mortaza Behboudi ont remporté le Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis pour leur reportage *Les petites filles afghanes vendues pour survivre* réalisé en mai 2022 pour France 2. Échanges "à chaud" à l'issue de la soirée de remise des prix avec Dorothee Ollieric.



© Louana Viel

Que signifie pour vous ce prix des lycéens ?

Je suis très fière car c'est votre ressenti à vous et non celui de mes pairs, fière de toucher votre génération. Vous êtes dans le vrai. Je n'étais pas sûre que l'Afghanistan intéresse en ce moment. Depuis le reportage, on a retrouvé les filles et elles vont bien. C'était très émouvant. Nous sommes arrivés juste à temps pour éviter qu'Amina ne soit mariée. C'est une goutte d'eau mais c'est formidable d'avoir pu sauver le destin de deux jeunes filles. Je vais essayer de les suivre chaque année, voir si elles peuvent étudier, avoir un métier, échapper à cette horreur. Merci à vous.

Pourquoi avez-vous choisi ce sujet ?

Ça fait 25 ans que je couvre l'Afghanistan. J'y suis allée pour la première

fois en 1996, à l'arrivée des talibans. J'y suis retournée l'an dernier au retour des talibans. Je souffre avec les Afghanes depuis 25 ans, c'est mon pays de cœur. Dès que je peux y aller j'y vais. Je connais le problème du mariage forcé qui est une coutume terrible, mais qui est interdite. On m'a demandé d'aller voir si elle continuait. C'est difficile d'avoir des chiffres mais avec l'arrivée des talibans, les mariages forcés ont été multipliés par trois parce que les Afghans n'ont rien à manger et qu'ils meurent de faim. Je culpabilise un peu d'avoir demandé à la mère d'Amina si elle n'avait pas honte d'avoir vendu sa fille. Il faut savoir que la famille n'a pas racheté Amina. Elle a contracté un micro-crédit sur deux ans et rembourse petit à petit l'association (ndlr : association

DES PRIX



créée pour annuler et rembourser la vente des petites filles). La famille continue la tête haute.

Selon vous, pourquoi les lycéens et apprentis ont choisi votre film ?

Je pense que ce sont les larmes des enfants qui les ont touchés. D'habitude, quand on pose des questions aux fillettes, elles sont un peu passives et disent que leurs parents n'ont pas le choix parce qu'ils n'ont rien à manger. Mais là, tout à coup, Amina pleure (ndlr : lorsque la journaliste lui demande quand elle doit partir avec son futur mari). On a laissé ses larmes même si c'est un peu indécent.

Propos recueillis par
Jeanne de Faccio et Lucas Rivière

→ PALMARÈS DU 29^e PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE

Trophée photo - Prix Nikon

1^{er} prix : Evgeniy MALOLETKA

A Siege in Mariupol - UKRAINE

Associated Press

Trophée presse écrite

Prix du Département du Calvados

1^{er} prix : Mariam OUEDRAOGO

Axe Dablo-Kaya : la route de l'enfer des femmes déplacées internes

BURKINA FASO - Éditions Sidwaya

Trophée radio

Prix du Comité du Débarquement

1^{er} prix : Maurine MERCIER - **Guerre en**

Ukraine : une mère et sa fille racontent deux semaines de viols et de terreur à

Boutcha - UKRAINE - France Info - RTS

Trophée télévision

Prix Amnesty International

1^{er} prix : Théo MANEVAL et Pierre

DEHOORNE - **Viktor et le baiser de la**

guerre - UKRAINE - France 5 - C dans l'air

Trophée télévision grand format

Prix International Crisis Group

1^{er} Prix : Philip COX

Le Spiderman du Soudan - SOUDAN

The Guardian

Prix jeune reporter (photo)

Prix Crédit Agricole Normandie

1^{er} prix : Abdulmonam EASSA

La rage pacifique ne meurt pas

SOUDAN - Freelance pour Le Monde,

The New York Times, Getty Images

Prix de l'image vidéo - Prix Arte /

France 24 / France Télévisions

1^{er} prix : Mstyslav CHERNOV

Marioupol, la mort d'une ville

ukrainienne - UKRAINE - Associated Press

Prix Région Normandie des lycéens

et des apprentis (télévision)

1^{er} prix : Dorothee OLLIERIC, Nicolas AUER

et Mortaza BEHBOUDI - **Les petites**

filles afghanes vendues pour survivre

AFGHANISTAN - France 2

Prix Ouest-France - Jean Marin

(presse écrite)

1^{er} prix : Nicolas DELESALLE - **Ukraine :**

le convoi de la dernière chance

UKRAINE - Paris Match

Prix du public (photo) - Parrainé par

l'Agence Française de Développement

1^{er} prix : Vadim GHIRDA - **War in Ukraine**

UKRAINE - Associated Press

Soixante-six nouveaux noms gravés dans la pierre

Comme chaque année depuis 16 ans, une nouvelle stèle a été érigée au Mémorial des reporters de Bayeux. Une stèle pour rendre hommage aux journalistes tués durant l'exercice de leur fonction au cours de l'année écoulée. Soixante-six nouveaux noms ont été ajoutés. Soixante-six histoires différentes, mais un point commun, celui d'avoir payé de leur vie la recherche de la vérité.



© Louisa Viel

Une large place aux mots des familles

Ouverte par le secrétaire général de Reporters sans frontières, Christophe Deloire, la cérémonie accorde comme à chaque édition une large place aux mots des familles et des proches de reporters



© Louise Hattas

Christophe Deloire, secrétaire général de Reporters sans frontières, est revenu sur l'importance de ce moment très précieux pour ceux qui restent et qui parfois n'ont même pas de tombe pour se recueillir

dont la mémoire est honorée. La nièce de la journaliste américano-palestinienne, Shireen Abu Akleh, qui fut une véritable icône de la télévision du monde arabe, est revenue sur sa relation avec sa « meilleure amie, son inspiration, sa seconde mère ». Une balle israélienne a définitivement fait taire celle qui était surnommée "la voix de la Palestine".

Les parents du journaliste français Frédéric Leclerc-Imhoff, mort en Ukraine après l'explosion d'un obus au pied d'un camion humanitaire dans lequel il était monté, ont évoqué avec émotion la mémoire de

leur fils. Et plus largement le métier qu'il effectuait avec passion. « *La démocratie n'est pas un acquis, rien n'existe éternellement* », a tenu à rappeler sa mère.

Une atmosphère grave

Cette cérémonie a marqué les esprits. L'atmosphère était grave, les familles ont exprimé à la fois leur révolte et leur espoir en un avenir meilleur pour la presse. Le dévoilement de la stèle est un moment solennel qui grave dans la pierre les noms de ces porteurs de vérité qui l'ont servie au prix de leur vie.

« Il voulait prendre la photo qui aurait arrêté la guerre »



© Tonio Poisson

Venu en voiture depuis l'Ukraine en compagnie de la femme et des enfants de Maks Levin, photographe ukrainien tué par les forces russes le 13 mars dernier dans une forêt au nord de Kiev, son collègue et ami Markiiian Lyseiko tenait à être présent à Bayeux. « *Cette cérémonie n'est pas un hommage à Maks, c'est un hommage à son travail* », explique-t-il. Dans son discours, il a rappelé que son camarade ne rêvait que d'une chose : « *Il voulait prendre la photo qui aurait arrêté la guerre* ». Une quête inachevée qu'il n'aurait sans doute jamais atteinte, « *mais il se consacrait entièrement à son travail, pour témoigner de ce qui se passe dans notre pays* ». Était-ce plus dangereux pour lui en tant qu'Ukrainien ? « *Pour les Russes, peu importe que tu sois Ukrainien ou pas. Tu es journaliste. Et donc un danger puisque tu viens chercher la vérité. Nous devons nous souvenir de ceux qui ont essayé d'écrire cette vérité.* »

Articles réalisés par Lucas Rivière, Jeanne de Faccio, Marion Dolbec et Tonio Poisson

EXPOSITION



© Tonio Poisson

Albert Londres, reporter... mais aussi photographe

Présentée à l'Hôtel du Doyen, l'exposition consacrée à Albert Londres permet de découvrir un grand photographe au style incomparable.

Célèbre reporter du début du XX^e siècle, Albert Londres se considérait pourtant à ses débuts comme un poète.

Il s'imaginait presque en rappeur

« Il s'imaginait presque en rappeur, il voulait faire du slam », sourit Hervé Brusini (photo de droite), le commissaire de l'exposition présentée à l'Hôtel du Doyen et consacrée à cette légende du journalisme décédée accidentellement en 1932.

Rédacteur parlementaire du journal

Le Matin, Albert Londres fait ses vrais débuts dans le journalisme durant la Première Guerre mondiale. « Il s'est fait connaître avec un article consacré à l'incendie de la cathédrale de Reims lors des bombardements du 19 septembre 1914. C'était quasiment le seul reporter sur place. Et son texte est si extraordinaire que le rédacteur en chef de son journal accepte qu'il signe son article. Une première pour lui. C'était parti... », continue Hervé Brusini.

Actif sur le terrain pendant 18 ans, il

est aussi, ce que l'on sait moins, un photographe qui a ramené de nombreux clichés de ses reportages, plus de 900 au total. Retrouvés pour certains des années plus tard sur un marché de Casablanca, ces documents ont rendu possible cette exposition composée de photos, de témoignages, d'objets, d'archives et de citations écrites à même les murs...

Un style incomparable

« Albert avait un style assez incomparable. Chaque phrase, c'est une phrase qui fait mouche », souligne avec admiration celui qui est aujourd'hui le président du Prix Albert Londres qu'il a lui-même décroché en 1991. « Il était aussi très à l'écoute de la modernité des supports comme la photographie, le cinéma... »



© Tonio Poisson

Il se sert ainsi de la photo pour prouver et dénoncer les faits dont il est le témoin. « Si vous ne me croyez pas, tenez, voilà la photo ! », disait-il. Enquêteur social qui veut faire bouger les choses, du baigneur français au sort réservé à la population juive en Europe en passant par l'exploitation du peuple africain pour la construction de voies ferrées, il ne jure que par le terrain. Selon lui, on ne peut pas agir si on ne voit pas. Il laisse comme héritage, outre un prix à son nom et des textes au style inimitable, un esprit engagé dont beaucoup de reporters continuent à se réclamer.

Article réalisé par Jeanne His,
Eléa Nanni, Salomé Jule



© Tonio Poisson

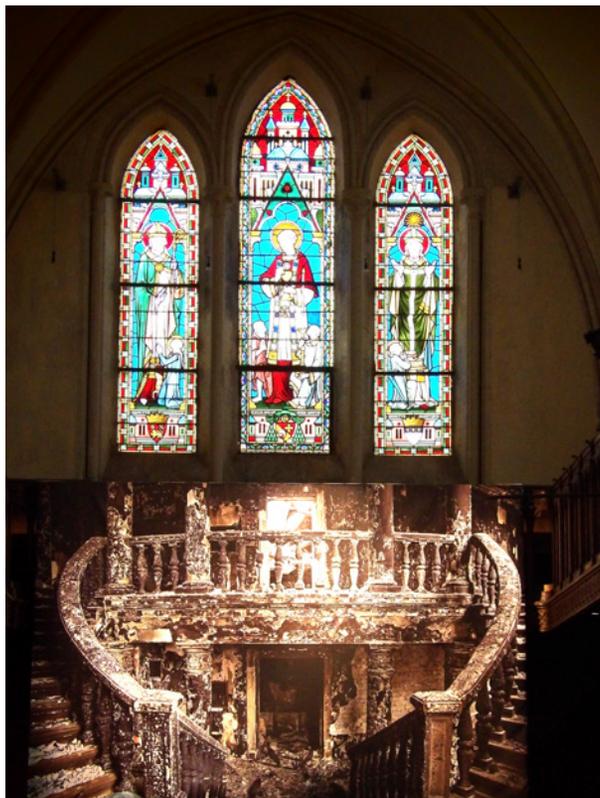
« TOUTE VOTRE VIE TRANSFORMÉE EN UN TAS DE RUINES EN UN INSTANT »

La chapelle de la Tapisserie de Bayeux accueille l'une des expositions photos et vidéos les plus poignantes de ce Prix Bayeux 2022. Celle retraçant le martyre d'une ville et de ses citoyens : Marioupol.

Marioupol, une ville aux portes de l'Europe, importante par sa taille et sa position géographique, subit de nombreuses attaques russes dirigées contre les civils. L'armée russe a notamment bombardé la maternité de Marioupol le 9 mars 2022. Le photojournaliste ukrainien Evgeniy Maloletka et le caméraman ukrainien Mstyslav Chernov témoignent de la violence des frappes et prouvent que le peuple ukrainien est la cible d'attaques incessantes.

Une femme enceinte évacuée

Sur l'un des clichés, une femme enceinte est évacuée des gravats. Son enfant et elle vont finalement mourir. Le théâtre de la ville, devenu un refuge pour de nombreuses familles, a également été bombardé, faisant plusieurs centaines de morts dont beaucoup d'enfants.



© Louise Hatlas



Evgeniy Maloletka

Mstyslav Chernov

© Launa Viel

Pour montrer au monde la réalité

L'exposition fait prendre conscience de l'atrocité des crimes russes et témoigne du courage de ces deux photoreporters, les deux derniers à être restés à Marioupol : « *Les Russes nous traquaient. Ils avaient une liste de noms, dont les nôtres, et ils se rapprochaient. Nous étions les seuls journalistes occidentaux encore présents dans Marioupol* ». Afin de montrer au monde la réalité, ils ont donc choisi de partir. Ils ont tous deux été primés par le jury pour le reportage photo et l'image vidéo. « *Ces prix nous honorent mais les difficultés que nous avons endurées pour sortir de Marioupol ne peuvent pas être comparées à ce que les gens vivent en ce moment en Ukraine, le journalisme sera toujours moins important que les victimes* », souligne Mstyslav Chernov.

Article réalisé par Céline Launey, Marion Dolbec, Emma Cousin, Miron Motulka

ELENA VOLOCHINE

UNE JOURNALISTE FRANCO-RUSSE AU COEUR DU CONFLIT UKRAINIEN

Elena Volochine est revenue d'Ukraine trois jours avant le Prix Bayeux. Correspondante pour la presse française depuis dix ans à Moscou, elle était à la frontière entre la Russie et l'Ukraine lorsque l'invasion a commencé. Ce vendredi 7 octobre, elle parle de la guerre russo-ukrainienne, du métier de reporter et des conditions de vie en Ukraine.



© Louna Vief

Des voix enfin écoutées

Elena commence par expliquer que les origines de la guerre remontent à décembre 2013, quand le président Viktor Ianoukovytch refuse de signer l'accord d'association entre l'Ukraine et l'UE avec, pour conséquences, les manifestations de la place de Maïdan et la révolution. De celles-ci ont découlé la fuite du président ukrainien et l'annexion de la Crimée en 2014. Le conflit dans le Donbass débute cette même année. L'invasion russe en Ukraine était prévisible depuis des années. Elena Volochine confie avoir ressenti comme un soulagement ce premier jour de guerre car sa voix et celle des autres journalistes qui scandaient l'arrivée d'un tel événement ont été, à ce moment-là, enfin écoutées.

La figure du héros

Dans ce contexte où la survie même de la nation ukrainienne est menacée, la figure

du héros controversé et nationaliste Stepan Bandera – "le Charles de Gaulle ukrainien" d'après Miron, lycéen ukrainien réfugié en France – revient sur le devant de la scène comme source d'inspiration. Malgré sa proximité avec l'Allemagne nazie, ce personnage est l'allégorie d'un pays qui n'abandonnera rien à l'agresseur. C'est pourquoi les Russes appellent les nationalistes ukrainiens les plus engagés les "Banderistes".

Désinformation

Certains peuvent éprouver de la colère envers le peuple russe mais il ne faut pas se méprendre. La presse indépendante n'existe plus du tout en Russie, les gens sont constamment nourris de propagande et leur avis est biaisé par leur totale méconnaissance du sujet. Elena Volochine précise que lorsqu'on demande aux Russes s'ils sont pour la guerre, la réponse est systématiquement négative, cependant presque tous

sont pour "l'opération spéciale" afin de défendre la patrie face aux "nazis ukrainiens".

Un avenir incertain

Finalement, cette guerre peut être résumée en cette phrase devenue célèbre : « *si la Russie arrête la guerre, il n'y a plus de guerre ; si l'Ukraine arrête la guerre, il n'y a plus d'Ukraine* ».

Elena Volochine rappelle que le facteur principal et imprévisible de cette guerre, Vladimir Poutine, obéit à une logique irrationnelle et que l'avenir reste incertain. Nous devons rester de vigilants observateurs et continuer de nous informer. Pour conclure, reprenons la phrase de Patrick Gomont, maire de Bayeux : « *L'information est l'oxygène des démocraties* ».

**Article réalisé par Lucas Rivière,
Miron Motulko et Jeanne de Faccio**

Les femmes piégées dans l'ombre des talibans

Ramita Navai, autrice et journaliste irano-britannique, et le réalisateur Karim Shah ont présenté le film *Afghanistan : no country for women*, un témoignage saisissant, tourné notamment en caméra cachée. On y découvre que les femmes font l'objet de nombreuses persécutions au sein de la société patriarcale afghane : « Elles sont contraintes de porter le voile intégral ou de s'habiller de la façon qui arrange les talibans », détaille Ramita Navai.

Effacer les femmes

Ces derniers tentent d'effacer les femmes de leur vision du pays depuis leur retour en août 2021, malgré leurs promesses de progression concernant les droits des citoyennes afghanes qui restent à leur yeux de seconde zone. Ils créent des prétextes afin d'intenter à leur vie, et ce quel que soit leur âge : « Ils parlent de crimes d'immoralité pour le simple fait que les femmes sortent sans la présence d'un homme par exemple », souligne Ramita Navai qui insiste également sur le fait qu'une simple parole en contradiction avec celle des talibans peut engendrer des peines colossales, jusqu'à des exécutions dans certains cas.



© Louise Hatlas

Une grande terreur

« Nous vivons dans une grande terreur », affirme une des femmes interrogées dans ce documentaire. Elles ne sont pas libres de leur choix et ne peuvent disposer de leur corps : « La moyenne d'enfants par femme est de sept, et si elles décident de ne pas en avoir, elles se heurtent à un profond jugement de la part de la société et même de leurs familles en général », indique la reporter Claire Billet, spécialiste du pays. Certaines d'entre elles, sans espoir de voir leur condition s'améliorer, prennent alors l'extrême décision de mettre fin à leur vie. Glaçant.

Sexe inférieur

Le film *Afghanistan : no country for women* est un film qui nous a beaucoup touchés grâce à la puissance des témoignages et la force féminine qu'il dégage. Nous l'avons trouvé poignant, chacun·e d'entre nous a été touché·e par la situation dramatique que vivent les femmes dans ce pays. Les sentiments qui nous ont traversés ont été divers, de la tristesse à la colère en passant évidemment par la révolte. Nous nous sommes questionné·e·s sur la raison pour laquelle de telles horreurs peuvent se produire encore aujourd'hui. Nous admirons le courage de la journaliste et des Afghanes qui se soutiennent et osent lutter du mieux qu'elles peuvent pour leurs droits et leurs libertés dans un pays où naître femme est naître avec le sexe inférieur.

Article réalisé par Abigaëlle Blanc, Inès Auvray, Owen Coupey, Lisa Cardet, Louise Hatlas et Louna Viel



© Louna Viel



HERAT | AFGHANISTAN | 20/05/20 | Alors qu'elle nettoyait la remise de la maison de sa grand-mère, Mahtab a trouvé un cerceau de hula-hoop qui appartenait à sa mère, Foroozan, pendant qu'elle était en prison. Elle a bénéficié d'une libération anticipée de la prison pour femmes de Herat le 11 mai, après avoir payé un peu plus de 1 000 \$ pour réduire sa peine. Avant la pandémie, les deux filles de Foroozan pouvaient passer une après-midi avec leur mère en prison. Mais, quand la pandémie a éclaté, ces visites n'ont plus eu lieu et elles n'ont pas pu se voir pendant près de trois mois.

HERAT | AFGHANISTAN | 5/20/20 | While cleaning the room in her grandmother's home, Mahtab found a hula hoop that belonged to her mother, Foroozan, during her time in prison. She was released from Herat Women's Prison on May 11, after paying a little more than 1,000 \$ to reduce her sentence. Prior to the pandemic the Foroozan's two daughters could spend an afternoon with her inside prison. But when the pandemic broke out, these visits stopped, so they hadn't seen each other for nearly three months.

© Louise Hatlas

FEMMES AFGHANES, CONTINUER À VIVRE



© Louna Viel

Afghanistan, des promesses gravées dans la glace, laissées au soleil est une exposition de Kiana Hayeri (photo ci-contre), photographe irano-canadienne basée à Kaboul. Au fil des déambulations dans les rues de Bayeux, apparaît la vie des femmes afghanes, avant et après le retour des talibans en août 2021. Elles sont jeunes parfois, d'autres fois plus âgées. Kiana Hayeri se concentre sur le sort qui leur est réservé. « Il y a vingt ans, lors de l'invasion de l'Afghanistan par les Américains, ils ont dit qu'ils le faisaient, entre autres, pour libérer les femmes afghanes. Vingt ans après, pendant les négociations avec les talibans, la position de la femme a complètement été mise de côté. Ils ont oublié les femmes afghanes. Quand les talibans ont repris

le pouvoir, de nombreuses femmes sont parties, mais celles qui sont restées se sentent totalement abandonnées. »

Certaines de ces photos montrent les femmes dans des actes de la vie quotidienne : elles dansent, elles rient, se déguisent, s'amusent... Des jeunes filles ayant créé une équipe de football clandestine, sont à l'heure actuelle traquées par les talibans. Malgré la violence dont elles sont victimes, malgré leur sentiment d'impuissance, ces femmes se battent, à leur manière car pour elles, vivre est un combat.

Article réalisé par Lisa Cardet, Abigaëlle Blanc, Inès Auvray, Owen Coupey, Naomie Guesnon, Louise Hatlas et Louna Viel

L'EXIL VÉCU PAR LES FEMMES

Cette année, les rencontres HCR-Ouest France donnent la parole à trois femmes réfugiées : Anastasia l'Ukrainienne, Farida l'Afghane et Amari la Vénézuélienne. Une façon de défendre le droit des femmes et la cause féministe dans le monde.



© Tonio Poisson

Anastasia est Ukrainienne. C'est la seconde fois qu'elle quitte son pays. En 1994, elle fuit l'Ouzbékistan et le sentiment anti-slave avec ses parents et arrive à Donetsk. Plus tard, elle rejoint Kiev, sans ses parents, restés à Donetsk malgré l'occupation Russe. Farida fuit l'Afghanistan des talibans en 2016 à cause de menaces envers la communauté Hazara dont elle fait partie. Elle choisit la France pour son respect des droits humains dont ceux des femmes. Amari, artiste engagée et sage-femme, quitte le Vénézuéla en raison de ses engagements pour les droits des femmes et l'environnement. Considérée comme

opposante d'extrême gauche par le gouvernement vénézuélien, elle est obligée de fuir pour sa sécurité et celle de ses enfants. « *J'avais seulement envie que les femmes accouchent bien, qu'il y ait de la culture dans les favelas.* »

Peu d'espoir de retour

Parties dans la précipitation, elles emportent ce qu'elles jugent indispensable : une valise de jouets pour les enfants d'Amari, un téléphone, des papiers d'identité, le chat et une chemise vichyanka (tenue traditionnelle ukrainienne) pour Anastasia. Ces départs sont douloureux car il y a souvent peu d'espoir

de retour. Farida l'envisage pourtant, si et seulement si, la situation s'améliore en Afghanistan. Pour l'instant, ne souhaitant pas vivre sous le régime des talibans, elle construit une vie en France et soutient la cause féminine et le retour de l'éducation pour les filles : « *être Hazara n'est pas un crime et étudier non plus.* ». Elle se bat pour la fin de l'ignorance dans son pays sur les conditions des femmes. Anastasia garde des traumatismes de son évacuation et de la guerre. Elle débute elle aussi une nouvelle vie en France.

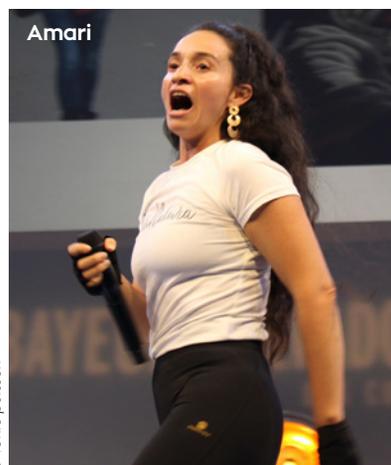
Beaucoup de courage

Céline Schmitt, porte-parole du HCR, l'agence des Nations Unies pour les réfugiés, rappelle que les femmes « *font face à des difficultés particulièrement importantes quand elles sont seules. Elles ont beaucoup de courage et ne sont pas que des victimes. On leur donne la parole pour renforcer leur confiance, leur donner la possibilité d'être sur scène, d'être les actrices sans qu'on parle pour elles.* »

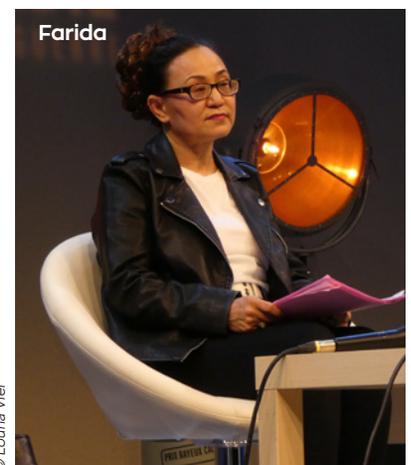
Article réalisé par Jeanne His, Eléa Nanni, Salomé Jule, Lana Poirier, Miron Motulko, Céline Launey



© Louana Vriel



© Tonio Poisson



© Louana Vriel

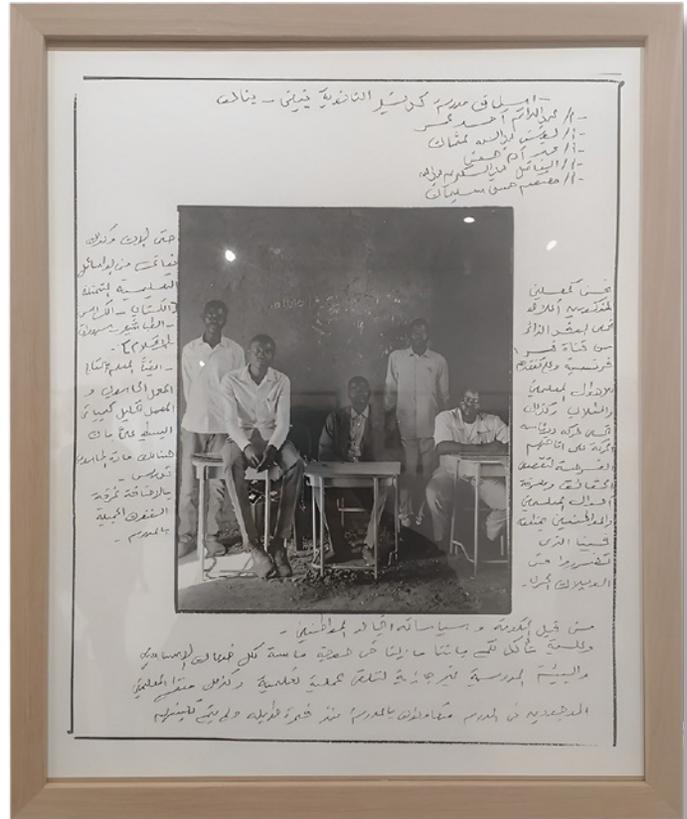
« DES ARTISANS DE L'IMAGE »

Les deux photoreporters indépendants Edouard Elias et Abdulmonam Eassa ont choisi de s'associer pour couvrir le conflit au Darfour, une région du Soudan, et proposer l'exposition *Ne pleure pas, c'est notre patrie*.

© Louana Virel



Les photos de l'exposition sont toutes réalisées à l'appareil photo argentique qu'ils ont emmené avec 60 kg de matériel. Ils développent eux-mêmes les photographies sur place et se considèrent donc comme des artisans. Un autre aspect important de leur travail (comme dans la photo ci-contre) est de demander aux personnes d'écrire directement autour de leurs portraits développés. La volonté est de présenter les personnes telles qu'elles sont réellement et non par les étiquettes qu'on leur associe.



LE CHOIX DES LYCÉENS

Cette photo montre les vestiges d'un village détruit à Tabqa dans le Sud du Darfour avec les traces des affrontements entre les groupes rebelles et les milices du gouvernement soudanais. Elle illustre bien le conflit par la présence des ruines qui s'étendent dans plusieurs directions. Elles symbolisent l'expansion du conflit qui concerne la population civile, victime de violences physiques et morales. La nature brute et sauvage de ce pays d'Afrique contraste avec la clarté des vestiges. La nature semble avoir repris ses droits et le silence s'installe, laissant un visiteur pantelant et ahuri devant ce conflit dont nos sociétés européennes semblent s'être éloignées.

Articles réalisés par Marion Dolbec, Céline Launey, Jeanne de Faccio

« HAÏTI, UNE CRISE OUBLIÉE ? »

C'est la question que pose Isabelle Mouniaman-Nara, directrice adjointe des opérations pour Médecins sans frontières (MSF), lors de l'inauguration de l'exposition collective consacrée à la crise politique haïtienne. À Port-au-Prince, la vie au gré des gangs met en images le chaos qui y règne.



© Emma Cousin

Depuis 2019, l'île connaît une grave crise économique et politique. La démocratie est en "pause" selon Johnson Sabin, photographe haïtien, encore plus depuis l'assassinat du président Jovenel Moïse en juillet 2021. « C'est très douloureux de montrer mon pays comme ça parce qu'il y a plein de choses positives mais c'est important pour moi de témoigner. » Les photos montrent la vie à Port-au-Prince avec des gangs qui dirigent l'économie et les services. La population est prise en otage, prenant d'énormes risques pour sortir, comme ces enfants qui doivent passer les barrages des gangs pour aller à l'école. Entre insécurité, kidnappings, disparitions, meurtres et pauvreté, la population vit au quotidien sans protection et doit faire face à des pénuries d'eau et d'électricité.

Les gangs au seuil des hôpitaux

Isabelle Mouniaman-Nara, parle de « vrai challenge pour y travailler ». Les pénuries de carburant touchent les hôpitaux où des nouveaux-nés naissent à la lumière de smartphones, les affrontements entre gangs sont au seuil des

hôpitaux avec « des balles perdues en pleine opération et un chirurgien réfugié sous la table ». Les hôpitaux doivent fermer, privant ainsi des quartiers entiers de soins. Mais « MSF désire maintenir sa présence à Haïti et deux hôpitaux ont déjà rouvert ».

L'espoir renaît

Pourtant Haïti ne s'oublie pas. Depuis septembre 2022, des manifestations occupent les rues de toutes les villes du pays. L'espoir renaît, les Haïtiens se soulèvent contre des conditions de vie insupportables qu'il subissent depuis dix ans maintenant. La fête de l'Immaculée Conception a rassemblé plusieurs centaines de milliers de personnes priant pour la fin de l'insécurité. La société civile a bon espoir d'organiser des élections démocratiques dans deux ans, le temps « d'une transition pour discuter car c'est un pays pauvre, sans projets sociaux », précise Johnson Sabin.

Article réalisé par Emma Cousin, Naomie Guesnon, Lucas Rivière et Jeanne de Faccio



Selon Johnson Sabin, la photo qu'il a prise à l'hôpital avec « les balles perdues qui touchent les gens même quand ils restent chez eux » est celle qui symbolise le mieux ce qui se passe à Port-au-Prince.

DEUX ÉMISSIONS EN DIRECT

Cette année encore, les lycéens reporters ont couvert le Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre. Outre l'équipe de rédacteurs du journal *Citoyen du Monde*, une équipe radio/TV a réalisé deux émissions diffusées en direct.

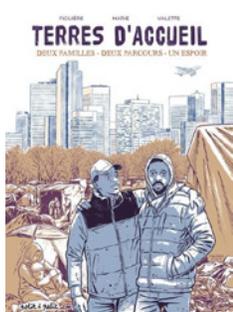
- **Vendredi 7 octobre** en présence de Lucas Menget, grand reporter et directeur adjoint de la rédaction de France Info, pour parler des jeunes et leur rapport à l'information : <https://pod.ac-normandie.fr/video/40613-emission-1-lyceens-reporters-pbcn-2022/>
- **Samedi 8 octobre** en présence de Céline Schmitt, porte-parole du HCR en France et avec des reportages sur les différents événements du Prix : <https://pod.ac-normandie.fr/video/40612-emission-2-lyceens-reporters-pbcn-2022/>



© Céline Thierry

© Tonio Poisson

SALON DU LIVRE



Terres d'accueil

Quand deux dessinateurs, Philippe Valette et Samuel Figuière, s'associent à des chercheurs universitaires pour retracer le vie de deux familles de réfugiés, ça donne un docu-BD passionnant et précis.



Les Ouïghours, un peuple qui refuse de mourir

Comment être utile aux Ouïghours quand on est journaliste ? C'est la question que s'est posé Eric Darbré, qui mène depuis 1996 une enquête, mise en dessin par Eliot Franques.



Une femme qui s'est éveillée

Solène Chalvon-Fioriti parle de l'Afghanistan et de son parcours, qui l'a conduite à devenir journaliste. Elle raconte la condition de la femme, sa rencontre avec la Pill Force, un réseau clandestin féministe qui distribue des pilules abortives partout dans le pays, et l'histoire d'une femme, devenue son amie et assassinée par son frère. Une histoire touchante que l'on a envie de transmettre.

Ont réalisé ces 12 pages

« 3 jours en immersion » :

Inès Auvray, Abigaëlle Blanc, Lisa Cardet, Owen Coupey, Emma Cousin, Jeanne de Faccio, Marion Dolbec, Naomie Guesnon, Louise Hatlas, Jeanne His, Salomé Jule, Céline Launey, Miron Motulko, Eléa Nanni, Lana Poirier, Tonio Poisson, Lucas Rivière, Louna Viel

Accompagnement :

Laurent Derouet, Delphine Ensenat

Infographie : Laurent Lebiez



ILS ONT VOTÉ ILS ONT RENCONTRÉ

Le 3 octobre après-midi, près de 2 800 jeunes provenant de plus de 70 lycées et centres de formation d'apprentis de Normandie ont visionné les 10 films en compétition pour le Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis depuis l'un des 16 sites de projection ou depuis leur établissement grâce à une plateforme numérique.



© Delphine Ensenat

À cette occasion, les élèves et apprentis ont pu échanger avec des reporters de guerre sur les conditions d'exercice de leur métier, ainsi que sur les zones de conflits qu'ils ont été amenés à couvrir. Chaque jeune a ensuite voté pour le reportage qu'il plébiscitait. Le Prix est remis au lauréat lors de la cérémonie de clôture du 8 octobre à Bayeux.



© Jeanne Hamon



LES 10 REPORTAGES EN COMPÉTITION POUR LE PRIX RÉGION NORMANDIE DES LYCÉENS ET DES APPRENTIS

Marioupol : le martyr des civils

UKRAINE

Mars 2022, Marioupol. Dans la ville ukrainienne, difficilement accessible aux journalistes, les combats se poursuivent. L'équipe rencontre des habitants qui sortent de leurs caves, de leurs quartiers, toujours sous les tirs. Des scènes qui témoignent de la détresse d'une population prise au piège.

À Irpin, évacuations à haut risque

UKRAINE

Pour montrer ce à quoi sont quotidiennement confrontés les civils à Irpin, en lisière de Kiev, une journaliste suit deux ambulanciers volontaires durant une journée. La zone, qui constitue à ce moment-là le front le plus proche de la capitale, est fermée à la presse.

Les petites filles afghanes vendues pour survivre

AFGHANISTAN

Depuis le retour des talibans au pouvoir, dans un contexte de pauvreté extrême, la vente des petites filles est en augmentation en Afghanistan. Dans un camp de déplacés, deux familles livrent leur témoignage. Sabéra, 5 ans, et Amina, 10 ans, ont été respectivement vendues 500 \$ et 2 500 \$.

Marioupol, la mort d'une ville ukrainienne

UKRAINE

Au péril de sa vie, une équipe couvre la frappe aérienne de la maternité de Marioupol. Quelques minutes après l'impact, une femme enceinte grièvement blessée est transportée vers un autre hôpital. Le lendemain, les journalistes apprendront son décès et celui de son bébé.

Des cadavres sur la route du cauchemar

UKRAINE

Aidés de soldats ukrainiens volontaires, des journalistes se rendent sur l'autoroute E40, axe majeur traversant l'Ukraine et sa capitale. D'après leurs informations, des soldats russes s'y sont retirés. Ils découvrent sur place de nombreux cadavres de civils. Une véritable scène de crime de guerre.

Burkina Faso : les conditions précaires des déplacés

BURKINA FASO

Le Burkina Faso traverse une crise humanitaire : les violences terroristes se sont intensifiées et les populations sont obligées de fuir. La journaliste filme le quotidien des déplacés, en veillant à ne pas rester trop longtemps au même endroit : des groupes armés se trouvent à quelques kilomètres.

Viktor et le baiser de la guerre

UKRAINE

Tout juste revenu dans sa maison saccagée, qu'il avait dû fuir sous les balles, Viktor livre un témoignage poignant de son expérience de l'occupation russe. Dans cette partie de l'Ukraine, les démineurs visitent une à une les maisons piégées, comme celle de Viktor, pour les libérer de tout danger.

Dans les ruines d'Irpin

UKRAINE

C'est l'histoire d'un dilemme entre parents. Faut-il partir ou rester dans Irpin, banlieue de Kiev bombardée ? Une équipe filme le déchirement d'Anna et son mari sous les yeux de leurs filles. Un reportage sur les enfants dans la guerre.

Chaos à l'aéroport de Kaboul

AFGHANISTAN

En direct de l'aéroport de Kaboul, un journaliste montre le chaos qui règne : des Afghans, qui ont attendu des heures pour évacuer, ont été écrasés dans la foule constituée de milliers de personnes. Des soldats britanniques recouvrent les cadavres de draps blancs, tout en essayant d'aider les survivants.

Au cœur de Kharkiv bombardée

UKRAINE

L'équipe de journalistes se trouve dans l'immeuble de l'administration régionale de Kharkiv lorsqu'une frappe aérienne vise le bâtiment. Une deuxième explosion intervient 10 minutes plus tard, alors que l'équipe reconstituée s'est remise au travail. Elle l'oblige à se mettre à l'abri.

➔ 16 SITES DE PROJECTION POUR LE JURY DU PRIX RÉGION NORMANDIE DES LYCÉENS ET DES APPRENTIS *(en italique les reporters présents sur les sites)*



LES LYCÉES REPRÉSENTÉS DANS LE JURY

Calvados

MFR BALLEROY / *Alain Chartier* BAYEUX / *Arcisse de Caumont* BAYEUX / *Jeanne d'Arc* BAYEUX / *Sainte-Marie* CAEN / *Camille Claudel* CAEN / *Dumont d'Urville* CAEN / *Pierre Simon Laplace* CAEN / *Augustin Fresnel* CAEN / *Microlycée* CAEN / *Jean Rostand* CAEN / *Jeanne d'Arc* CAEN / *Charles de Gaulle* CAEN / *Sainte-Ursule* CAEN / *André Maurois* DEAUVILLE / *Guillaume le Conquérant* FALAISE / *CFAI* HÉROUVILLE SAINT-CLAIR / *Salvador Allende* HÉROUVILLE SAINT-CLAIR / *Marcel Gambier* LISIEUX / *Claude Lehec* SAINT-HILAIRE DU HARCQUËT / *Lycée agricole* VIRE / *Marie Curie* VIRE / *Jean Mermoz* VIRE

Eure

Jacques Prévert PONT-AUDEMER / *Marc Bloch* VAL DE REUIL

Manche

Émile Littré AVRANCHES / *Sivard de Beaulieu* CARENTAN / *Ingénieur Cachin* CHERBOURG / *CFAI* CHERBOURG / *Victor Grignard* CHERBOURG / *Jean-François Millet* CHERBOURG / *Thomas Hélye* CHERBOURG / *Alexis de Tocqueville* CHERBOURG / *Charles-François Lebrun* COUTANCES / *Métiers Nature* COUTANCES / *Julliot de la Morandière* GRANVILLE / *Institution Sévigné* GRANVILLE / *Lycée agricole* MONTEBOURG / *Le Verrier* SAINT-LÔ / *Curie Corot* SAINT-LÔ / *MFR* SAINT-SAUVÉUR VILLAGES / *Sauxmarais* TOURLAVILLE

Orne

Alain ALENÇON / *Marguerite de Navarre* ALENÇON / *Marcel Mezen* ALENÇON / *Saint-François* ALENÇON / *Mezeray-Gabriel* ARGENTAN / *Charles Tellier* CONDÉ EN NORMANDIE / *Jean Guéhenno* FLERS / *Les Andaines* LA FERTÉ MACÉ / *Jean Monnet* MORTAGNE AU PERCHE / *Marie Immaculée* SÉES

Seine-Maritime

Pierre de Coubertin BOLBEC / *Vallée du Cailly* DÉVILLE LÈS ROUEN / *Jehan Ango* DIEPPE / *Pablo Neruda* DIEPPE / *Le Golf* DIEPPE / *André Maurois* ELBEUF / *Notre Dame* ELBEUF / *Maupassant-Descartes* FECAMP / *François 1er* LE HAVRE / *Claude Monet* LE HAVRE / *Saint Joseph* LE HAVRE / *Blaise Pascal* ROUEN / *Gustave Flaubert* ROUEN / *Jeanne d'Arc* ROUEN / *Raymond Queneau* YVETOT / *Jean XXIII* YVETOT

CE QU'ILS EN PENSENT...

Des cadavres sur la route du cauchemar

Ce reportage était intéressant car les images ont été prises avec différents points de vue, comme celles tournées avec le drone. De plus, voir des civils morts brûlés, cachés par les soldats russes qui abusent de leur pouvoir, ne peut que choquer et montre le vrai visage de la guerre.

Éloi

Les petites filles afghanes vendues pour survivre

C'est un sujet dont on parle peu, il est beaucoup moins abordé que la guerre en Ukraine, ce qui le rend d'autant plus intéressant. C'était très touchant car ces jeunes filles ne devraient pas être vendues, même à cause de la pauvreté, c'est un acte inhumain.

Salomé

Chaos à l'aéroport de Kaboul

J'ai préféré ce reportage car cela montre de l'intérieur comment les soldats américains ont beaucoup de mal à gérer les personnes qui veulent fuir leur pays contrôlé par les talibans. C'est le chaos total.

Hippolyte

À Irpin, évacuations à haut risque

Le reportage sur Irpin a retenu mon attention car la manière de cadrer me donne l'impression d'être avec eux, cela nous fait prendre conscience des risques et rajoute de l'émotion.

Marie



Afghanistan : un enfer quotidien pour les femmes et les enfants

Depuis le retour des talibans au pouvoir le 15 août 2021, l'Afghanistan a connu un effondrement complet de l'infrastructure bancaire, ainsi qu'une augmentation de la pauvreté et de la faim. Le pays aurait besoin d'une importante aide humanitaire que les États-Unis ou les pays européens ne veulent plus lui accorder en raison de sa situation politique.

Les conditions de vie sont donc extrêmement difficiles et accroissent les risques d'exploitation et les abus sur les enfants. Comme le montre l'un des reportages sélectionnés dans le cadre du Prix Bayeux, des mariages forcés de très jeunes filles, vendues par leur mère qui tente ainsi de subvenir aux besoins de leur famille, ont lieu dans le pays. Encore plus horrible, on constate, comme le souligne l'organisation Humanium qui lutte pour les droits de l'enfant, le retour du "Bacha bazi". Cette "tradition" consiste à se servir de jeunes garçons comme esclaves sexuels après leur achat.

Les petites filles ne sont plus, depuis août 2021, autorisées à poursuivre l'école après la primaire, alors que l'école offre souvent une protection contre le mariage forcé et le travail des enfants, d'après un rapport de l'Unicef. En ce qui concerne les femmes, elles ont vu leurs droits disparaître, comme celui d'étudier, de travailler... Leur parole est devenue inexistante. Une situation encore renforcée depuis mai dernier avec l'obligation du port du voile intégral en public, même pour celles présentant le journal à la télévision. Une présentatrice a même témoigné en s'interrogeant : « Comment puis-je lire les nouvelles avec ma bouche couverte ? ».

La journaliste Mahbouba Seraj a, quant à elle, témoigné sur le site d'ONU Info, le 17 août dernier : « La démocratie a disparu après 20 ans de travail. Tout nous a été retiré. Ils ne veulent pas que nous existions ! ».



Taliban

Taliban peut se traduire par "étudiant". C'est en fait un membre d'un mouvement islamiste militaire favorable à l'application intégrale de la loi coranique (charia) qui impose, par les armes, son idéologie. Chassés du pays par une coalition internationale dirigée par les États-Unis en 2001, après les attentats du 11 septembre, les talibans ont repris le pouvoir en Afghanistan en août 2021 à la suite du départ des soldats américains.



29

D'après l'Unicef, 29% des enfants afghans sont obligés de travailler, notamment pour subvenir aux besoins les plus élémentaires de leur famille.

« NOUS SOMMES DES TÉMOINS DE L'HISTOIRE »

Jérôme Delay est un photojournaliste avec 40 ans de carrière à son actif, dont 17 passés en Afrique. Interviewé par des élèves du lycée Jeanne d'Arc de Bayeux dans le cadre d'une diffusion à distance, celui qui se considère comme un "témoin de l'Histoire" est revenu sur les risques de sa profession et sur la passion qui l'anime.

Qu'est-ce qu'est un photojournaliste ?

Il écrit une histoire à l'aide de son appareil photo. Son but est de partager une histoire en un regard.

Pourquoi avoir choisi ce métier ? Qu'est-ce qui vous pousse à continuer encore aujourd'hui ?

Il faut avant tout être passionné car c'est dangereux. Mais c'est aussi un métier égoïste si on considère l'état d'inquiétude qu'on inflige à ses proches. C'est une activité à plein temps, ce qui demande une organisation pour pouvoir jongler avec sa famille.

Quels sont les risques encourus sur le terrain ?

Un ami, décédé depuis, disait : « *Ne pas avoir de chance dans ce métier est une faute professionnelle* ». Car oui, ce métier est dangereux. On travaille dans des zones de conflit, entourés de militaires ou de terroristes. Et avec la rapidité du partage des informations, on peut révéler des positions stratégiques. Devenir l'ennemi. On est même parfois qualifié de "fouille-merde" par certains parce qu'on est là pour dire la vérité. On peut aussi se prendre des balles en caoutchouc sur des manifestations. Sans oublier les blessures morales et psychologiques, car on voit le pire de l'humain comme le meilleur.

Comment gérez-vous la peur ?

Il est assez simple pour un photographe de gérer sa peur car il peut se cacher derrière son appareil. Elle est moins présente quand nous sommes directement à l'intérieur du conflit, sûre-



Les élèves ont préparé la diffusion de l'interview de Jérôme Delay en travaillant sur son parcours et en s'interrogeant sur la profession de photojournaliste.

ment grâce à l'habitude ou à l'adrénaline. L'angoisse prend plus facilement ceux qui n'y sont pas, par exemple ma famille.

Est-ce que les gens ont parfois peur d'être photographiés ?

Souvent non, ça ne les dérange pas. Les gens veulent parler de leur histoire dans la plupart des cas. Même dans certaines situations compliquées, avec respect, humanité et humilité, on peut travailler. C'est comme pour toute rencontre, il faut du dialogue et de la confiance.

Est-ce qu'il y a de la mise en scène dans vos photos ?

Il n'y a jamais de mise en scène dans mes photos, il faut de la spontanéité. Je dis souvent que les photos se choisissent toutes seules. Le seul moment où je contrôle vraiment la mise en scène, c'est pour les portraits. Quand je prends une photo, je pose mon appareil en fonction du fond et j'attends que la foule passe.

Êtes-vous parfois ému par certaines situations ?

C'est compliqué de ne pas s'attacher aux gens, mais il faut garder ses distances. Je ne suis pas là pour sauver le monde, mais une photo peut changer la donne. Mon plus grand regret, c'est de ne pas revenir avec des valises pleines d'enfants dont je changerais les vies à jamais.

**Articles réalisés par les élèves de Première G2 spécialité
histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques,
des lycées Descartes & Maupassant, Fécamp**

CE QU'ILS EN PENSENT...

« Les petites filles afghanes vendues pour survivre »

Le reportage le plus apprécié de la classe a été sans conteste le reportage en Afghanistan consacré à la vente de petites filles et à leur mariage forcé avec des adultes. La situation du pays pousse les civils dans la misère et l'extrême pauvreté, ce qui incite certains parents à vendre leurs enfants pour survivre. Ce sujet, non pas axé sur le conflit armé, mais sur les conséquences de la guerre pour la population a beaucoup ému notre classe.

Pourquoi ? Tout d'abord, le reportage évoque des faits généralement inconnus du grand public et propose de nombreux témoignages de civils. « C'est un sujet qui se démarque des autres. De plus, il ne peut que nous concerner en tant que jeunes, nous qui sommes à peine plus âgés que les victimes », souligne Alan.

C'est principalement le témoignage choquant d'une petite fille destinée à épouser de force un homme de 20 ans son aîné qui nous a bouleversés. Comme l'explique Nathane : « Je trouve ça extrêmement choquant qu'un adulte se marie avec une petite fille [...] Il est même dit que l'homme n'attendra sûrement pas sa puberté pour avoir des rapports sexuels avec elle, c'est vraiment horrible ! ».

**60 000
ou 6 000 ?**

Le nombre de morts chez les soldats russes est loin d'être le même pour les deux camps selon un article du *Parisien* datant du 2 octobre dernier. Tandis que les Ukrainiens indiquent officiellement que 60 000 soldats russes ont été tués depuis le début du conflit, les Russes affirment qu'il n'y en a que 6 000. Une guerre des chiffres et de communication sur les pertes humaines que l'on retrouve à chaque conflit.

ZONE DE CONFLIT



Ukraine : deux armées, deux atmosphères

En lançant le 24 février dernier, son "opération spéciale" sur l'Ukraine, Vladimir Poutine a conduit des centaines de milliers de soldats à s'affronter. Au début du conflit, l'armée russe souhaitait mener une guerre "éclair" comme l'indique un reportage de Radio France du 29 août. Mais cela ne s'est pas déroulé comme prévu.

Côté ukrainien, si dans les premiers temps ce fut la stupeur, rapidement les militaires se sont mobilisés. Pour eux, le soutien de la population a fait la différence comme le montre ce témoignage tiré d'un article de France 24 publié en avril : « Les volontaires jouent un rôle essentiel, y affirme Ivan, un soldat. Les militaires ressentent le soutien moral et psychologique de la population ».

Des centaines de victimes

L'aide des Occidentaux, qui fournissent des armes, a permis à l'armée de résister sur les différents fronts, même

si les bombardements massifs comme à Marioupol ont fait des centaines de victimes et de prisonniers à l'image des militaires capturés dans l'usine Asovstal. Certains viennent d'ailleurs d'être échangés contre des personnalités politiques proches du pouvoir russe (*L'Express*, 3 octobre 2022).

L'horreur du front

Si la peur n'épargne pas le côté ukrainien comme le montre un reportage de France Info du 4 octobre où un soldat témoigne que « l'horreur du front ne quitte pas nos esprits », la lutte pour la défense de leur pays semble les aider à se dépasser.

En revanche, côté russe, ils sont nombreux à ne pas savoir pourquoi ils sont là. Ils manquent souvent de matériel et sont contraints par leurs supérieurs de tuer des civils. Le *New York Times* a diffusé des appels de soldats russes à leurs proches interceptés par les services ukrainiens. Celui d'un soldat prénommé Serguey résume la situation : « Cette guerre a été lancée sous un faux prétexte. Personne n'en avait besoin. Les gens ici avaient des vies normales, ils vivaient très bien comme en Russie. Et maintenant, ils doivent vivre dans des caves ».

QUESTIONS À MARTINE LAROCHE-JOUBERT

« JE N'AI PAS VRAIMENT L'IMPRESSION D'EXERCER LE MÊME MÉTIER TOUS LES JOURS »

Martine Laroche-Joubert est l'une des toutes premières grandes reporters des médias modernes. Née en mars 1947, elle a parcouru le monde et rencontré des personnalités qui ont fait l'histoire au cours d'une carrière riche de centaines de sujets. Actuellement, elle travaille pour Arte et continue de produire des reportages.



© Clara Leconte

Quels ont été vos débuts dans le journalisme ? Comment êtes-vous arrivée au reportage de guerre ?

J'avais commencé par la presse économique, puis sur Antenne 2 avec des faits divers. Surtout pour avoir un salaire car je ne savais pas quoi faire. Un jour, on m'a envoyé à Haïti, dans un bureau de vote. Je me suis trouvé eface à des "tontons macoutes", des miliciens qui décapitaient des gens à la machette ! Je me suis rendu compte à ce moment-là que le reportage de guerre ne me faisait pas paniquer et j'ai continué dans cette direction.

"Nelson Mandela transmettait des ondes positives"

Quel aspect de votre travail préférez-vous ?

Ce que j'aime particulièrement dans ce travail, c'est que je n'ai pas vraiment l'impression d'exercer le même métier tous les jours. Il n'y a pas de routine, il faut toujours être prêt à s'envoler vers différents pays, à faire de nouvelles rencontres. C'est un métier extraordinaire et enrichissant.

Votre statut de femme vous a-t-il posé des problèmes dans certains pays ?

Être une femme a toujours été un avantage, même dans certains pays arabes comme la Syrie. Cela fait moins peur, nous sommes mieux accueillies et cela ouvre d'autres horizons. On nous fait plus confiance et j'ai parfois pu aller à la rencontre de certaines femmes sur demande de leur mari afin

de leur apporter du réconfort, de les rassurer, ce qui n'aurait pas été possible avec un homme. Le seul inconvénient en tant que femme est qu'il faut faire

attention à son hygiène, c'est comme une forme de respect. Même quand on n'a pas les moyens de se laver, il faut tout de même faire en sorte d'être propre.

Quelle personne vous a particulièrement marquée ?

C'est Nelson Mandela, l'ancien dirigeant sud-africain que j'ai rencontré plusieurs fois. C'était un homme politique non

arrogant, ce qui est pour moi une chose assez peu commune chez eux. De plus, cet homme transmettait "des ondes positives" et une atmosphère sereine qui faisaient qu'on se sentait meilleur à côté de lui. Une de ses expressions m'a particulièrement marquée : « *Il ne faut jamais se battre contre un homme mais contre des systèmes* ».

Quel a été le reportage le plus marquant de votre carrière ? Et le plus dangereux ?

Le reportage qui m'a le plus marqué est celui en Yougoslavie en 1999. C'est un conflit durant lequel plus de 80 journalistes ont été tués sur place, j'ai donc pris de gros risques. Mais le plus dangereux a été en 2006 en Irak où la Jeep américaine dans laquelle j'étais a roulé sur une mine. Ma chance d'y avoir survécu m'a fait réaliser que le risque de mourir est omniprésent dans ce métier.

**Articles réalisés par les élèves
de Première 2 du lycée François 1^{er},
Le Havre**

CE QU'ILS EN PENSENT...

Participer au Prix des lycéens est une expérience très enrichissante, qui nous permet de mieux comprendre ce qui se passe dans les pays où la guerre sévit. Nous avons découvert le quotidien des civils et la souffrance des familles, sous les bombardements ou derrière le front. Les reportages sont composés d'interviews, d'images de drones, de points de vue des journalistes et d'événements directement filmés (bombardements, secours des blessés, conséquences). Nous avons ressenti de la peine et de la tristesse, mais aussi un sentiment de révolte face aux atrocités de la guerre. Parallèlement, l'absence d'éléments de contexte, du fait de la priorité laissée aux images, nous donne envie d'en savoir plus, d'aller plus loin.

Les reportages sur l'Ukraine

Les reportages sur la guerre en Ukraine n'apportent que le point de vue des Ukrainiens, dans la zone contrôlée par le gouvernement ukrainien. On se demande quelle vision des événements ont les civils russes et les habitants des zones occupées. La rencontre avec Ahmad Muaddamani a été très touchante et intéressante. Nous avons pu connaître le point de vue d'un Syrien et d'un reporter, au cœur de la guerre. Il nous a confié avoir été très touché par les reportages sur la guerre en Ukraine : « J'ai vécu les mêmes bombardements, venant du même ennemi (la Russie soutient le régime de Bachar el-Assad). Comme ces civils qui témoignent, je ne voulais pas quitter mon pays, malgré la guerre ».

Nathan et Alban



Les déplacés du Burkina Faso tentent de survivre

Le Burkina Faso, où les militaires ont pris le pouvoir à la suite de deux coups d'État, le 23 janvier et le 30 septembre 2022, est confronté à la violence des djihadistes. Ces dernières années, ces terroristes ont gagné du terrain sur la zone du Sahel. Les attaques se font de plus en plus nombreuses sur la population civile. Les familles sont obligées de fuir ; les femmes et les enfants sont les premières victimes. L'ONU estimait en avril 2022 à 1,5 million le nombre de déplacés internes au Burkina Faso, dont 59% d'enfants. Plus de 708 341 élèves sont affectés par la fermeture de 4 258 écoles.

Dans leur exil, les déplacés souffrent de maladies, de malnutrition, de famine, de traumatismes psychologiques résultant de viols, violences sexuelles et physiques.

« Le pays des hommes intègres »

Accueillis dans des camps, ces déplacés vivent dans des conditions précaires malgré l'aide des ONG : pénurie d'eau, douche de fortune, faim et manque de toit ou de lit. Le Burkina Faso, "pays des hommes intègres" a peur de revenir à un état de dépendance et de perdre son intégrité, comme l'explique Souleyman, dans le reportage *Burkina Faso, les conditions de vie précaire des réfugiés*. Assise sur une natte et démunie, une

autre déplore : « On a honte de ce qu'on est devenus ».

Devant l'urgence, certains ont décidé d'agir en distribuant des vivres, des vêtements et des objets de première nécessité. Des dispositifs de garde d'enfants sont mis en œuvre, par exemple grâce à l'ONG Planète enfants et développement ainsi que des dons d'argent. Mais l'aide humanitaire ne suffit plus. Si la situation ne s'améliore pas, les déplacés internes devront à leur tour fuir au-delà de leurs frontières.

Déplacés internes

Les déplacés internes sont des personnes qui fuient la guerre, les violences et les persécutions de leur pays sans en franchir les frontières. Ils sont déplacés à l'intérieur de leur propre pays.

1 520 012

Le nombre de déplacés internes au Burkina Faso en avril 2022 (source : ONU)

« JE RÊVE D'UN PAYS LIBRE »

Ahmad Muaddamani a 30 ans. Photoreporter syrien, il est réfugié en France depuis 2021. Pendant la révolution syrienne, il a résisté au régime de Bachar el-Assad en envoyant ses images au monde entier.

En 2011 éclate le printemps arabe en Syrie. Vous n'avez pas 20 ans. Que se passe-t-il ?

Je participe à ma première manifestation et je trouve incroyable que le peuple se révolte. Depuis ma naissance, la famille de Bachar el-Assad musèle mon pays. Dans ma ville de Daraya, il n'y a pas de journaliste étranger pour raconter ce qui se passe. Quand la ville est assiégée, ma famille s'exile. Je décide de rester pour témoigner et je commence à envoyer des images aux médias internationaux. Nous sommes 3 000 habitants pris au piège ; on manque de tout.

Pourquoi vouloir informer malgré les risques ?

Je suis resté pour transmettre la voix des assiégés à l'extérieur. Le journalisme est une forme de résistance contre la dictature. C'est pour cela que j'ai choisi ce métier.

"Le journalisme est un moyen de résister contre la dictature"

Racontez-nous l'histoire de la bibliothèque de Daraya...

Pendant le siège, il n'y a plus d'école. Avec mes amis, on récupère des livres dans les décombres pour ouvrir une bibliothèque clandestine. Car l'éducation est essentielle pour acquérir la liberté. On filme tout. Un jour, une journaliste française, Delphine Minoui, me propose de faire un film sur la bibliothèque (*Daraya, la bibliothèque sous les bombes*, 2018). Il montre notre résistance pacifique contre le régime pendant quatre ans.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué ?

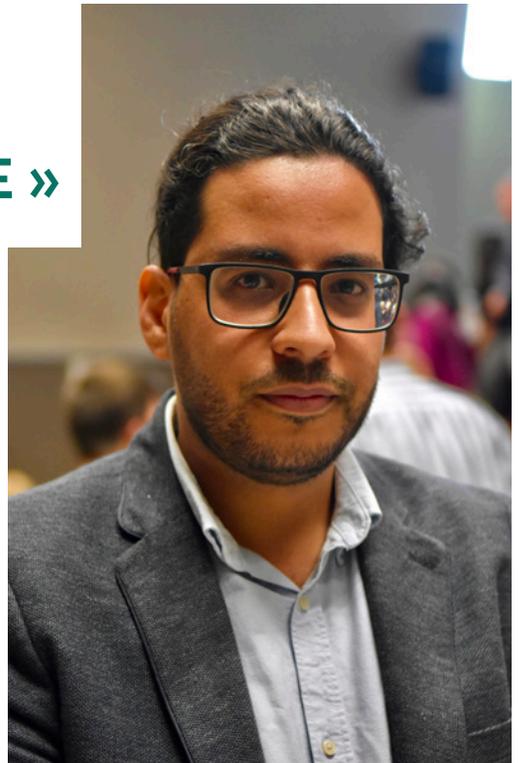
Un jour où nous sommes cachés pour éviter les bombes, je retiens un ami qui sort filmer l'attaque : « À quoi ça sert de risquer ta vie ? Ta vidéo ne changera pas le monde. » Il me répond : « Je vais continuer à filmer et résister, même si je meurs ». Le lendemain, nous sommes forcés de quitter la ville, suite à un accord passé entre le régime et l'opposition. Nous sommes acheminés de force dans le nord de la Syrie. Ce jour-là, je perds la tête.

Combien de fois avez-vous échappé à la mort ?

Chaque jour du siège, j'ai cru mourir. Je reçois des messages de ma mère ou de mes proches me demandant si je suis encore en vie. J'ai perdu sept amis journalistes. Je me suis souvent demandé : « Pourquoi pas moi ? »

Comment êtes-vous arrivé en France ?

Je quitte la Syrie en 2018, après l'attaque contre Idlib. Je suis réfugié en Turquie. Là-bas, l'ambassade de France propose un visa pour les journalistes. C'est comme ça que je peux rejoindre la France. J'ai subi beaucoup de racisme en Turquie, mais en France, je suis très bien accueilli, par des familles puis par la Maison des journalistes, où je réside encore. C'est



© Jeanne Hamon

une chance. La France est un pays de liberté où l'on peut manifester, où les femmes et les communautés LGBT ont des droits. Le régime de Bachar el Assad ne respecte pas les libertés. Mon père a disparu en prison à Damas. Ce sont des criminels !

Pensez-vous que la situation peut s'améliorer en Syrie ?

Je n'ai plus d'espoir. Le clan Assad est au pouvoir depuis cinquante ans. J'ai envie de dire aux jeunes Syriens de continuer à se battre, mais en vérité, je ne vois pas d'autre issue que de fuir ce pays.

Comment se reconstruire après cette expérience ?

Je vis avec des cauchemars. J'ai toujours mal à la tête. Pourtant, c'est aussi cette expérience qui m'a permis de devenir ce que je suis : journaliste. Mon objectif est d'obtenir la nationalité française et d'aller travailler en Afrique du nord, pour défendre la liberté et la démocratie.

Articles réalisés par les élèves de Terminale E du lycée Lebrun, Coutances



QUESTIONS À AMEER ALHALBI

EN SYRIE, « LA GUERRE CONTINUE, MAIS C'EST COMME EN ÉQUILIBRE »

Ameer Alhalbi est un photojournaliste syrien qui a couvert la vie des habitants d'Alep durant les sept mois de siège. En 2016, il quitte sa ville natale à l'âge de 20 ans. Maintenant réfugié politique en France, il partage avec nous son regard sur la situation actuelle en Syrie. Un échange plein d'émotion et d'authenticité.

Que s'est-il passé en Syrie depuis que vous êtes parti ?

J'étais à Alep jusqu'à fin 2016. En 2015, les Russes et le régime iranien sont venus en aide au gouvernement syrien de Bachar el-Assad. À ce moment-là, le gouvernement syrien a réussi à reprendre la majorité du pays et à le contrôler. Il y a toujours la guerre mais ce n'est plus comme avant, avec les bombardements partout dans le pays. C'est comme en équilibre. Il y a l'Armée Syrienne Libre à Idlib et des bombardements russes dans cette province. Il y a toujours des camps de réfugiés qui ont besoin d'aide.

Que pensez-vous du traitement médiatique du conflit syrien ?

L'AFP (Agence France Presse) a couvert tout ce qui se passait en Syrie depuis 2012 et elle a réussi à bien couvrir ce qui s'est passé à Alep. Maintenant, nous sommes moins bien informés car c'est difficile de faire le métier de journaliste en Syrie. Il est plus "simple" d'aller en Ukraine et de faire son métier parce que ce n'est pas la même situation.

"Poutine fait en Ukraine ce qu'il a fait en Syrie"

Y a-t-il encore des journalistes européens en Syrie ?

Il y a des journalistes qui entrent et qui sortent mais ils n'ont jamais pu rester longtemps. Il y a quelques sujets qui sont faits mais ce n'est plus comme avant.

Comment voyez-vous l'avenir de la Syrie ?

J'essaie d'être logique. En fait, les gouvernements russe et iranien ont beaucoup aidé le gouvernement syrien et continuent. Ils dépendent beaucoup des uns et des autres et leurs existences sont liées.



© Eliott Toublert

Qu'est-ce qui vous motiverait à retourner en Syrie ?

Je suis réfugié politique en France, normalement je n'ai pas le droit de retourner en Syrie. Je n'ai jamais réfléchi à cette question, ce n'est pas le bon moment pour moi d'y penser. Ça ne m'apporterait rien à part me déprimer. Ça ne sert à rien de se bloquer dans la vie.

Selon vous, quel est l'impact de votre travail ?

Quand la révolution syrienne a commencé en 2011, j'étais au lycée. À ce moment-là, je jouais au foot et mon rêve était d'être joueur de foot. Mais je suis devenu photojournaliste car c'était une façon de m'engager et de témoigner sur ce que mes voisins et mes proches vivaient tous les jours à Alep. J'ai travaillé pour l'AFP en Syrie. Je suivais les casques blancs de la défense civile qui intervenaient sur les bombardements. J'avais la responsabilité de dire, de

raconter, de témoigner au monde sur ce qui se passait dans ma ville. Quand j'ai commencé la photo, je pensais changer la situation, que la guerre s'arrêterait. Mais le travail du journaliste est de sensibiliser les gens et de les informer. C'est de raconter la vérité et c'est déjà énorme. Ce n'est pas pour rien si des pays comme l'Iran, la Russie et la Syrie ne veulent pas dire la vérité.

Quels sont les sujets que vous photographiez actuellement ?

Je fais toujours des sujets sur des personnes qui ont des difficultés dans leur vie. Comme j'ai déjà vécu la guerre et documenté ce qui se passait en Syrie, je travaille aussi sur l'exil en Europe en suivant des réfugiés syriens, russes et ukrainiens afin d'avoir un point de vue général sur ce sujet. Quand je vois l'énergie et la force de ces personnes qui se battent pour leurs idées, leur liberté, ça me donne la force de continuer, de m'engager dans mon travail. En fait, c'est toujours le même criminel. C'est Poutine qui fait en Ukraine ce qu'il a fait en Syrie.



6,6 millions

En mars 2022, après 12 ans de guerre, le HCR dénombre 6,6 millions de réfugiés syriens à travers le monde, dont 5,6 millions dans les pays voisins (Turquie, Liban, Irak, Jordanie...) et 6,7 millions de déplacés internes nécessitant de l'aide humanitaire.



REPÈRES

La Syrie aujourd'hui

📍 Soutenu par la Russie, l'Iran et le Hezbollah Libanais, Bachar el-Assad s'est déclaré vainqueur du conflit. Mais les combats se poursuivent contre les Forces Démocratiques Syriennes Kurdes et des groupes rebelles au nord de la Syrie. Des villes des provinces d'Idlib, d'Alep, de Hama et de Lattaquié, contrôlées par des groupes opposés au régime syrien, connaissent encore les bombardements. Le 2 janvier 2022, des bombardements russes ont frappé la ville d'Idlib prenant pour cible les civils.

📍 Outre les bombardements, une grave crise économique rend la vie quotidienne extrêmement difficile pour les Syriens, dont un grand nombre vit dans des conditions difficiles dans des camps de réfugiés. Ils dépendent totalement pour leur survie de l'aide internationale.

📍 Les groupes islamistes sont toujours là. Des cellules dormantes de l'État Islamique se maintiennent, surtout dans le désert et la ville d'Idlib est contrôlée par les islamistes de Hayat Tahrir Al-Cham, héritiers de la branche syrienne d'Al-Qaida. En février 2022, une opération militaire américaine tuait Abou al-Qourachi, le chef de Daesh successeur de Babou Bakr al-Bagdadi.

📍 Le manque d'organisations humanitaires conduit un grand nombre de Syriens à vivre sous tente dans des camps et à être victimes de la famine et des maladies. L'esu est rare, tout autant que les médicaments et le personnel médical. En juillet 2022, la Russie a opposé son veto au « renouvellement du mécanisme d'aide humanitaire transfrontalière ».

📍 Le 5 juillet 2022, la France a rapatrié 35 enfants et 16 mères qui étaient détenus dans des camps du nord-ouest de la Syrie.

Sources : Le Monde, ARTE, France Info, Amnesty International

LES CASQUES BLANCS



Les casques blancs de la défense civile syrienne sont des bénévoles au service des civils, sans distinction religieuse, ni politique. Ils sauvent des vies et essaient aussi d'apporter de la joie et de l'espoir. En décembre 2021, le journal *Le Monde* en comptait 3 000 dont 250 femmes. Ils sont souvent victimes d'un second bombardement volontaire qui les cible pendant leurs interventions. Cela ne les empêche pas de sauver des vies. Grâce à eux, plus de 100 000 personnes ont été secourues durant les cinq dernières années. Ameer Alhalbi a photographié le siège d'Alep en les suivant dans leurs interventions.

<https://ameeralhalbi.com>

Articles réalisés par les élèves de Première spécialité histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques, lycée Alain, Alençon

LES IMAGES DE LA RÉVOLUTION DU PRINTEMPS EN BIRMANIE

À partir de leur ressenti général, de leurs premières impressions, des élèves du lycée André Maurois de Deauville analysent et contextualisent les photos du reportage *La révolution du printemps*, primé lors de la 28^e édition du Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre en 2021.

Le 1^{er} février 2021, une junte militaire dirigée par le général Min Aung Hlaing prend le pouvoir en Birmanie et renverse le gouvernement de la Ligue nationale pour la démocratie (LND) d'Aung San Suu Kyi. La population birmane se soulève et se heurte à une répression violente, faisant de nombreux

morts et blessés au fil des mois. Un photo-reporter indépendant birman a photographié ces manifestations et affrontements entre la junte et les militants de la LND. Les journalistes étant pris pour cible par les forces de sécurité, il est resté anonyme. Plus d'un an et demi après, les ONG locales dé-

nombrent 2 100 civils morts, plus de 15 000 personnes arrêtées. Les exécutions de prisonniers politiques, qui avaient cessé depuis 1988, ont repris et Aung San Suu Kyi a été condamnée à 20 ans de prison.

(Sources : *La Croix*, *Le Monde*, *Le Figaro*)

DE BIEN BELLES COULEURS POUR UN ADIEU

Au premier regard, le visage de l'enfant nous frappe. Elle vient de perdre son père, Ko Zwe Htet Soe, tué d'une balle dans la tête par les forces de sécurité durant une manifestation à Rangoun le 5 mars 2021. Du jaune, du rose et du rouge recouvrent son corps inanimé dans un cercueil de fortune.

Il est mort depuis deux jours et on a comme une impression d'urgence. Y a-t-il tant de morts qu'on ne trouve plus assez de cercueils ?

Autour d'eux, il y a beaucoup de monde et plusieurs personnes portent des blessures. On ne sait pas qui elles sont. La famille, des amis, des manifestants ? On ne les voit pas vraiment, comme

si elles avaient moins d'intérêt. Le cadrage de la photo cible parfaitement la douleur de la fillette et fait ressortir

notre émotion. On ressent de la peine et de l'indignation. C'est ça la guerre. C'est injuste. C'est traumatisant.





© Photographe birman anonyme

INVISIBILITÉ

C'est une photo sombre.

Un barrage de fortune fait de pneus, de sacs et de bidons bloque l'accès d'un pont. Sans doute un point stratégique. Des flammes émerge une épaisse fumée noire qui recouvre les trois-quarts de la photo et les yeux du spectateur.

Le noir domine mais ce sont pourtant les casques jaunes que l'on voit en premier. Ce sont ceux

des manifestants birman anti-coup d'État qui affrontent les forces de sécurité et se protègent avec ce qu'ils ont à leur portée. C'est une scène de chaos qui se déroule dans une zone industrielle de Rangoun le 16 mars 2021. À travers la fumée noire et les flammes, on distingue d'autres barricades et au milieu, une sorte de *no man's land*. L'ennemi est invisible derrière la fumée.

À gauche de la photo, un drapeau rouge avec une plume dorée ressort. C'est celui de la LND, la Ligue nationale pour la démocratie, symbole de la résistance du peuple. Juste en dessous, une forme floue passe devant l'objectif et laisse deviner l'urgence dans laquelle la photo a été prise.



© Photographe birman anonyme

LUEURS D'ESPOIR

Dans la nuit du 3 avril 2021, les habitants de Rangoun se sont rassemblés pour une veillée après une journée de répression violente.

Tous les visages sont tournés dans la même direction, vers quelque chose ou quelqu'un. Ils sont tristes, pensifs, révoltés. Les habitants tiennent presque tous des bougies et chantent. Les lumières dans la nuit symbolisent leur espoir et leur envie que les choses bougent. Certains font le signe des trois doigts levés,

devenu symbole de protestation et de soif de démocratie dans les pays asiatiques. On ressent l'union et le sentiment de solidarité entre ces personnes qui rendent hommage à ceux qui se sont battus, à ceux qui sont morts.

C'est une belle photo dont la lumière jaune, captivante, contraste avec la

pénombre de couleur bleue en arrière-plan. Il en ressort une atmosphère à la fois sereine et pesante, comme une variation entre la paix et la guerre. C'est une scène émouvante, moins agressive et choquante que d'autres images de conflits. Elle montre la guerre sous une forme que l'on n'a pas l'habitude de voir.

Textes écrits par les élèves de Premières 3 & 4, spécialité histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques du lycée André Maurois, Deauville

FACE À LA RÉALITÉ DU MÉTIER DE REPORTER DE GUERRE

En novembre et décembre 2021, Karen Lajon, grand reporter au *Journal du dimanche*, a passé quatre jours avec les élèves de l'atelier média du lycée Jacques Prévert de Pont-Audemer. Au programme : échanges sur la place des femmes dans le journalisme de guerre, visionnage de films et mise en pratique de quelques enseignements.

Un métier et une passion

Les échanges avec Karen nous ouvrent les yeux sur la réalité du métier de journaliste. En fait, on a une vision de ce métier par ce que l'on peut voir dans des films et parfois on l'idéalise. Elle n'a pas cessé de nous dire que le journalisme est un métier, mais aussi une passion et qu'il faut vraiment s'impliquer, vraiment aimer ce qu'on fait. C'est un métier que l'on respecte car il demande de vraies valeurs et beaucoup d'humanité. À Bayeux, quand on assiste au dévoilement de la stèle avec les noms des journalistes morts durant l'année, on se dit « *Waouh, ce ne sont pas des personnes comme tout le monde* ». Mais, même s'ils sont courageux,

les journalistes ne sont pas des héros, ils sont là pour informer.

Se confronter aux images difficiles

Nous avons regardé le film *Camille*, sur la photojournaliste Camille Lepage tuée en 2014 lors d'un reportage en République Centrafricaine, et le documentaire *Under the Wire* sur Marie Colvin, morte en 2012 en Syrie. Deux femmes reporters assassinées pendant qu'elles faisaient leur métier. C'est difficile, il y a la mort, des horreurs, des bombardements, des espoirs déçus.



© Delphine Ensenat

Mettre en pratique

Nous avons fait un exercice d'écriture journalistique et appris peu à peu comment l'information se construit, la manière de la fabriquer et de l'incarner. Karen parle du choix des mots, de la manière de raconter des faits, de transmission de l'information, de politique éditoriale, de subjectivité et de neutralité. Elle nous a conseillés sur la manière d'attirer l'œil, d'écrire l'accroche et la chute de notre article.

Élèves de l'atelier média du lycée Jacques Prévert, Pont-Audemer. jacquesadit.org

Le Prix Liberté



© Eric Biernacki

Child's Right and Rehabilitation Network est l'organisation nigériane lauréate du Prix Liberté 2022. Depuis 2003, elle apporte un soutien médico-social, psychologique et humanitaire aux enfants des rues victimes de discrimination en raison de prétendus pouvoirs maléfiques. Sam Itauma, son président, a reçu le 31 mai 2022 le Prix Liberté.

PARCOURS COMMUN PRIX BAYEUX-PRIX LIBERTÉ

Afin d'approfondir le travail initié dans le cadre du Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre, les classes ayant participé en octobre au jury du Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis, sont invitées à s'inscrire dans le parcours commun Prix Bayeux-Prix Liberté.

Cette démarche complémentaire se concrétise par la participation à une des animations pédagogiques, proposées dans le cadre du vote pour désigner chaque année, entre mars et avril, le lauréat du Prix Liberté parmi les trois personnes ou organisations choisies par le jury international.

LE PRIX LIBERTÉ 2023 EN 3 ÉTAPES

- 1 • L'appel à propositions jusqu'au 10 janvier 2023 par les jeunes de 15 à 25 ans qui présentent la personne ou l'organisation dont ils souhaitent faire connaître le combat.
- 2 • Les délibérations du jury international, du 8 au 10 février 2023, qui désigne les trois lauréats représentatifs de leurs valeurs et de leurs engagements.
- 3 • Le vote en ligne ou en présentiel par les 15-25 ans du monde entier, du 15 mars au 25 avril 2023, pour désigner le lauréat à partir des trois propositions du jury.

Renseignements :

Prix Liberté, Institut International des Droits de l'Homme et de la Paix
> 02 31 79 23 89 – prixliberte@normandie.fr

PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE
DES CORRESPONDANTS DE GUERRE

LES ACTIONS ÉDUCATIVES

Depuis plusieurs années, la Région propose trois actions éducatives aux lycéens et aux apprentis normands dans le cadre du Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre, en partenariat avec l'Académie de Normandie, la DRAAF et la Ville de Bayeux.

- Le Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis : après une préparation assurée par les enseignants, près de 2 800 jeunes issus de 70 établissements normands ont visionné la sélection TV format court, depuis les 16 sites de projection ou depuis leur établissement. Tous les jeunes ont procédé au vote pour élire le lauréat du Prix puis ont rencontré un grand reporter.

- Les classes Prix Bayeux Région Normandie : en immersion du jeudi au samedi, cinq classes ont bénéficié d'un programme dédié au cœur de l'événement (rencontres de grands reporters, débats, expositions...). Les jeunes ont produit des contenus sur différents supports médias (presse écrite, web TV, web radio).

- Les actions tout au long de l'année : pour prolonger les actions d'éducation aux médias proposées durant la semaine du Prix Bayeux, des rencontres et des résidences de grands reporters sont organisées tout au long de l'année dans des établissements normands. Ateliers, projections et échanges permettent aux élèves de se familiariser avec les enjeux du métier de journaliste. Ces rendez-vous pédagogiques exceptionnels donnent lieu à des productions médias réalisées par les lycéens et apprentis.

- La publication **Citoyen du Monde** rend compte de l'implication des élèves et des apprentis dans ces actions. Les élèves de onze lycées encadrés par leurs professeurs et bénéficiant de l'accompagnement de l'équipe de l'association Culture et Nature en ont assuré la rédaction.

PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE

DES CORRESPONDANTS DE GUERRE



DU 3 AU 9
OCTOBRE
2022

RENCONTRES
DÉBATS
PROJECTIONS
EXPOSITIONS
SALON DU LIVRE

UN HOMMAGE
À LA LIBERTÉ
ET À LA
DÉMOCRATIE



LYCÉES AYANT PARTICIPÉ À LA RÉDACTION DE CITOYEN DU MONDE

- Alain d'Alençon
- Microlycée de Caen
- Sivard de Beaulieu de Carentan
- Millet de Cherbourg
- Lebrun de Coutances
- André Maurois de Deauville
- Le Golf de Dieppe
- André Maurois d'Elbeuf
- Descartes & Maupassant de Fécamp
- François 1er du Havre
- Gambier de Lisieux